

SEULE DANS LA NUIT

Lorsque la pâle nuit de son grand manteau d'ombres
A du monde endormi couvert les larges flancs,
Quand les rêves légers, emportés par les vents
Doucement sont venus caresser les fronts sombres
Comme les fronts riants ;

Lorsque l'astre des nuits lentement, en silence,
Roule son large disque en argentant les flots,
Ainsi qu'un bouclier dans les cieus en repos
Perdu ; lorsque la mer se tord, rugit, s'élance,
Jette aux vents ses sanglots ;

Triste et pensive, alors, penchée à ma fenêtre.
Laisant la fraîche brise agiter mes cheveux.
Loin, bien loin du regard de l'œil trop curieux
Je laisse aller mon âme au pays où tout être
S'en va, triste ou joyeux ;

Je laisse aller mon âme à cet autre rivage
Sans bornes, éternel, où tous, à notre soir
Nous irons ; où tout n'est qu'amour ou désespoir
Qu'abîme de bonheur ou gouffre plein de rage,
Sans fond, béant et noir.

Puis la réalité à mes regards s'efface
Plus rien sous mon regard, plus rien que l'infini
Plein de mystère obscur pour les uns, lieu béni
Pour d'autres redouté ; où se perd toute trace,
Et puis tout est fini !...

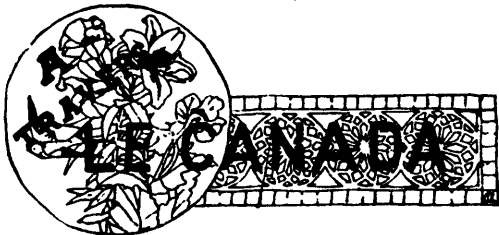
Tantôt je vois passer dans les ombres muettes
Des visages d'enfants aux regards inspirés,
Anges aux fronts sans ride, aux longs cheveux dorés,
Puis bientôt j'aperçois de livides squelettes,
De longs vers entourés.

Tantôt j'entends des voix aux notes argentines,
Echos purs et lointains des doux chants des élus
Qu'un jour a moissonnés la mort aux doigts crochus,
Et puis des grincements, comme des voix félines,
Voix des anges déchus.

J'entends comme un concert de suaves murmures,
De doux chuchotements, échos du cœur pieux,
Un vague chant d'amour, sans fin, mélodieux....
Puis le blasphème noir dont les notes impures
Font pleurer l'ange aux cieus.

Alors, tout confondu, de la nuit solennelle,
Ramené tout à coup à la réalité,
Mon esprit revenu de son rêve enchanté,
Tout plein des visions de la sphère éternelle
Pense à l'éternité !

GRAZIELLA.



EXCURSION AU LAC "BRULÉ"

Le lac "Brulé," dont le nom convient très peu à la nature de son élément, forme un des anneaux de la longue chaîne de lacs situés dans le comté de Montcalm, au nord du joli petit village de Rawdon. Ce hameau mérite d'être visité.

Bâti au pied des Laurentides et au sein des forêts encore vierges, arrosé par deux magnifiques rivières agrémentées de cataractes grandioses, il est un des plus pittoresques de la province. Il contient trois églises, dont deux appartiennent au culte protestant, et sa population se compose à égales parties de français et d'anglais. Le commerce y est encore très restreint par rapport à sa situation, mais le jour où le sifflet de la locomotive ébranlera l'écho des Laurentides, certainement il deviendra prospère et industriel. Cependant, une de ses rivières, portant le nom peu harmonieux de *Loquereau*, se couvre chaque printemps de près de deux cent mille *billots*, appartenant à la compagnie des MacLaren. Ce qui procure du travail à plusieurs individus des environs, durant les terribles rigueurs de l'hiver toujours si précoce dans ces parages du nord.

Mais revenons à nos moutons. Quelques hommes de chantier, avec leur éloquence habituelle, nous avaient fait du lac déjà mentionné, une description des plus favorable ; et ce fut sous cette impres-

sion que quelques compagnons et moi, résolûmes de le visiter, le 8 septembre dernier. Après les quelques préparatifs du départ, armés de lignes, fusils et provisions, nous voilà installés dans notre rustique voiture, emportés à toute vitesse sur un chemin sablonneux. Une heure après, l'humble flèche du sanctuaire de Rawdon disparaissait au-dessus de la crête verdoyante des collines. Ici, nous sommes en présence d'un joli vallon, entouré de chaque côté, de hautes montagnes, au flanc desquelles quelques hardis pionniers ont échelonné leurs humbles habitations. C'est la saison des récoltes, et en effet toute la famille est aux champs, occupée à cueillir la moisson, tandis qu'une blanche et légère fumée s'élève lentement au-dessus de ces paisibles chaumières canadiennes.

La matinée est belle, et tout présage un heureux succès. Le soleil s'est levé radieux à l'horizon, et avec lui l'étoile de l'espérance, car chacun commence déjà à compter les truites qui doivent s'enfermer à nos hameçons perfides et le gibier qui doit tomber impitoyablement sous nos balles meurtrières, tout en répétant comme refrain à nos rêves de chasseurs : Mais quel beau temps ! quel beau temps !

Un petit incident vint nous tirer tout à coup de nos réflexions. A cet endroit, la route était horrible, impraticable. Des cavités sans fond ou plutôt un fond vaseux, des rocs dont quelques-uns réunis auraient pu former une haute colline, tel était le chemin à suivre, sans compter les côtes—et quelles côtes, grand Dieu !—l'attelage suait, soufflait était rendu. Un de nos compagnons, appuyé sur le bord de son siège, et peut-être aussi trop absorbé dans ses calculs ambitieux, tomba avec son fusil du haut de la voiture. Heureusement, le résultat de cette chute ne fut rien de dangereux, et, tout couvert de boue, Arthur vint reprendre pitoyablement sa place. On peut croire qu'il fut aussitôt le sujet de maints quolibets. Pendant quelques milles, nous pûmes rire à gorge déployée, oubliant ainsi pour quelques moments les rudes secousses de la route.

Enfin, nous voilà presque rendus à notre destination. Grâce à la bienveillante hospitalité de M. Dunning, nous descendons de notre voiture et une barque nous est procurée. Cependant, pour arriver au lac, il faut remonter un ruisseau peu profond, d'environ un mille de longueur, et ceci avec notre lourd esquif chargé de bagage. Après quelques moments d'hésitation, deux de la troupe et moi primes l'initiative. Et nous voilà dans l'eau jusqu'aux genoux, chancelant, tirant ou poussant à toute force, pendant que le reste suivait le rivage et que les plus farceurs nous accablaient de leurs plaisanteries ironiques. Aussi, nous nous promîmes bien de leur donner le change le lendemain. Une heure se passa ainsi en efforts ; puis soudain le lac "Brulé" nous apparut dans son aspect sauvage. Son étendue, approximativement est d'environ deux milles de longueur sur un de largeur ; il est d'une effrayante profondeur. Comme dans tous les lacs profonds, l'onde nous apparaît noire. Les bords taillés dans le roc vif et garnis de pins géants qui reflètent leur ombre majestueuse dans le miroir des flots, à quelque chose d'impressionnant. En présence de cette sublime perspective, ces vers de Crémazie, insensiblement me montèrent du cœur :

Il est sous le soleil un sol unique au monde,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où répandant ses biens la nature féconde
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

C'était déjà beaucoup d'être rendus, cependant il nous fallait maintenant trouver un lieu de campement. Après avoir jeté un rapide coup d'œil aux environs, nous choisîmes une charmante petite île située près de la rive opposée. Quelques minutes plus tard, la tente était déployée, le feu pétillait gaiement et les provisions étaient débarrassées. Le dîner fut avidement avalé, car notre appétit, aiguë par ce dur trajet, avait des ambitions presque incroyables.

Les lignes préparées, deux de la bande traversèrent le lac en tous sens afin de souhaiter le bonjour aux truites, tandis que le reste allait annoncer notre arrivée à quelques perdrix, battant de l'aile dans le bois voisin. L'après-midi fut ainsi agré-

ablement dépensée. On se sentait si heureux, si paisible ! Comme ces naïfs disciples du mont Thabor, volontiers nous aurions voulu dresser trois tentes et faire notre demeure dans cette aimable solitude. Hélas ! c'était le terme de notre joie. Comme un nuage gâta tout à coup un ciel serein, la nuit devait contrarier nos aspirations.

Pendant que chacun prenait son frugal souper, tout en discorant joyeusement, le char de la nuit, roulant lentement sur les nuages, apparut à l'horizon, et les ombres du soir enveloppèrent le flanc anguleux des montagnes. Il fallut alors songer au sommeil ou plutôt le sommeil songea à nous. On alimenta le feu, on étend les couvertures et nous voilà bientôt ballottés sur la vague des songes.

Vers les onze heures, le vent devint froid, tellement froid qu'il fut impossible de dormir. Le souffle du nord gémissait à la cime des pins et nous pénétrait de son haleine. A tout moment, le feu réclamait nos soins. Chacun se promenait autour de la flamme bienfaisante et nous nous jetions l'un à l'autre d'un air monotone : "Dis donc ! quel froid ! mais qu'il fait froid ! Je suis presque gelé." Et puis, comptant impatiemment les heures qui nous séparaient du jour, on accusait le soleil de trahison. A voir ces ombres remuer lentement autour de la tente, on aurait cru contempler quelques génies mystérieux des bois descendus sur l'aile de la nuit. Ah ! quelle nuit, quand j'y pense !... Eh bien ! encore le croirait-on ? les plus engourdis même osaient plaisanter en taquinant leurs compagnons d'infortune, et la brise froide, effleurant nos figures charbonnées, emportait l'écho de nos rires joyeux.

Vers les quatre heures du matin, excepté moi, tous s'assoupirent autour du brasier ardent. Le sommeil ne pouvant me verser ses pavots, pour me distraire je dirigeai mes pas vers la plage déserte. Le spectacle qui s'offrait alors était vraiment imposant. Pendant la nuit, un léger brouillard était descendu sur le lac et semblait voguer au-dessus des eaux, en s'élevant doucement vers les cieus. La vague, froissant légèrement sa crête, effleurait la rive rocailleuse. Le ciel, privé de lune, était parsemé d'étoiles dont la pâle clarté éclairait cette vaste scène. Instinctivement, je m'appuyai à l'angle mousseux d'un vieux rocher, et me voilà livré à une profonde contemplation. Chaque vague m'apportait un souvenir. Plein des poétiques descriptions de Lamartine, il me semblait entrevoir dans cette nocturne perspective les flots harmonieux du lac de Léman, versant l'écume de leur onde sur les pieds adorés d'Elvire... Ah ! que c'était beau ! que c'était grand ! qu'il était doux, porté sur l'aile de la pensée, de voguer ainsi dans un monde vapoureux de poésie ! Comme l'âme aimait à s'élancer à travers cette brume pour planer dans l'infini !... C'est là qu'il faut aller, au pied de ces monts géants, de ces forêts grandioses, encore vierges des coups impitoyables du bûcheron, pour goûter le spectacle saisissant d'une belle nuit de septembre. Vraiment, il fallait être presque poète pour rêver ainsi en grelottant.

Soudain, des cris joyeux s'élevaient à quelques pas, m'arrachèrent à mes réflexions. Parbleu ! on avait bien raison d'exprimer sa joie : l'astre du jour venait d'apparaître, magnifique dans le lointain brumeux, et nous envoyait très sympathiquement ses rayons si longtemps attendus.

Après le déjeuner, nous voilà de nouveau sur le lac. Heureusement cette fois, nous avons le plaisir de prendre trois jolies truites, dont une dépassait deux pieds en longueur. Malgré ce succès inattendu, deux des plus découragés—c'était deux fils d'Albion—proposèrent le départ. On se rendit sans peine à leur demande, et quelques instants plus tard les farceurs de la veille redescendaient le ruisseau, pendant qu'à notre tour nous goûtions le plaisir malin de leur décocher nos épigrammes.

Inutile de décrire toutes les péripéties du retour. Disons seulement que, durant le trajet, tout naturellement, quelques-uns entonnèrent le *Home sweet home*, et qu'à midi et demie nous saluions Rawdon. Notre absence de deux jours nous avait semblé longue d'une semaine.

S'il prenait envie à quelques uns des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de visiter le lac "Brulé," je leur conseillerais très chaudement, et par expérience, de n'y pas aller quand il fait froid.—J. O. LAMBERT.